



**MARK BLEZINGER**

*BACK TO MODERN MYTH*

BERVILLE EDITIONS

**MARK BLEZINGER**

*BACK TO MODERN MYTH*

BERVILLE EDITIONS

# Sommaire

5	Introduction
6	« Tu ne te feras pas d'image » de Rudolph Straub
10	„Du sollst Dir kein Bildnis machen“ von Rudolph Straub
14	“Thou shalt not create images” by Rudolph Straub
19	Images
38	«Arnold, la chauve souris» de Hortense Lyon
80	Biographie
83	Créations vidéo
85	Remerciements







**Mark Blezinger, photographe et réalisateur** berlinois, vit depuis vingt ans à Paris. «Back to Modern Myth» est une collection évolutive de photomontages en noir et blanc réalisés à partir d'un fond d'images souvent autobiographiques qu'il constitue lors de ses voyages à travers le monde. Il associe l'argentique au numérique, passe de l'empreinte fixe à la vidéo projetée ou réinvente le monde comme les scènes d'un film noir fixées en images reliefs avec la technique de l'Alioscopy.

**Mark Blezinger, Fotograf und Filmemacher** aus Berlin, lebt seit 20 Jahren in Paris. «Back to Modern Myth» ist eine stetig wachsende Sammlung von digital bearbeiteten schwarz-weiß Bildern, die aus einem Fundus meist autobiografischer Fotografien stammen, die auf seinen Reisen rund um die Erde entstehen. Er verbindet analoge mit digitalen Techniken, bewegt sich vom Standbild zur Videoprojektion oder erfindet neue Welten, die wie Szenen aus einem Film Noir mit der Technik der Alioscopy in Reliefbildern festgehalten werden.

**Mark Blezinger, a photographer and filmmaker** from Berlin, has been living in Paris for 20 years. «Back to Modern Myth» is a ever expanding collection of black and white photomontages created from a background of frequently autobiographical images which he compiles during his voyages throughout the world. He associates conventional film with digital technology, going from fixed image to projected video where he reinvents the world, like the scenes of a film noir captured in relief with the Alioscopy technique.

## « Back to Modern Myth »

« Tu ne te feras pas d'image » – un commandement si lointain et si étrange dans le flot d'images de notre culture occidentale post-religieuse que personne ne pourrait avoir l'idée de l'évoquer si ce n'est de façon absurde, pensera-t-on certainement. Mais j'affirme que tous ceux qui s'occupent de produire et de montrer des images ne peuvent éviter, à un moment ou à un autre de leur activité, de méditer à leur propre usage sur le sens de cette règle archaïque.

Le judaïsme et l'islam ont mis cet interdit au fondement de leur pratique religieuse – et dans le christianisme, il a été repris par de larges pans de la Réforme protestante à une époque où en Europe, ce sont justement les plus grands artistes de la Renaissance qui étaient mobilisés pour aménager les églises et en faire des sortes de cinémas multiplex contemporains du méga-konzern global ayant pour nom Église catholique.

Si l'on omet quelques rares exceptions baroques, cette courte et riche période est restée, après l'iconoclasme calviniste qui aura provoqué jusque dans le monde catholique une stagnation des images, un apogée artistique solitaire qui allait marquer en profondeur, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, notre sentiment iconographique.

On ne saurait s'en étonner – ou peut-être que si, car c'est elle qui a mis pour la première fois l'être humain, en tant qu'individu doté d'un corps, au centre des questions, en ne faisant souvent que l'enjoliver très sommairement ou en le dissimulant dans un contexte biblique. Le fait d'admettre que Jésus s'était fait homme donnait aux artistes l'opportunité d'exploiter les nouvelles connaissances anatomiques qu'ils s'étaient acquises en secret : une moitié du public voyait ainsi le Nazaréen exposé sur la croix sous l'apparence d'un jeune type sexy au corps bien sculpté et figuré dans ses moindres détails, n'ayant pour tout vêtement qu'un chiffon Armani autour des reins – tandis qu'un peu plus loin, une Vierge Marie tout à fait terrestre et craquante offrait à un enfant Jésus cette fois-ci tout nu une poitrine complètement dénudée et d'un

design ultramoderne, ce qui aidait une seconde moitié de l'assistance à traverser les moments les plus ennuyeux de la messe – pour ne mentionner que les deux protagonistes les plus fameux du blockbuster de l'époque.

Car à présent, venons-en tout droit au plus brûlant des fers qui sont au feu – et pas seulement chez ces cinéastes de la commande religieuse –, au paradis. Ce qui nous permettra en somme de sauter les quelques siècles qui séparent Dürer de Blezinger. Car faisant fi comme tout vrai créateur de tous les interdits et de tous les commandements, ce dernier croit lui aussi être en mesure de revenir, par la seule vertu de son pouvoir artistique, en ce lieu d'où nous avons pourtant été chassés depuis des temps immémoriaux – précisément parce que nous n'avons pas su savourer d'un cœur pur les fruits qui y étaient à notre libre disposition, sans que la moindre goutte de sueur ait à couler de notre front.

Mark Blezinger, qui est né et qui a grandi dans un jardin paradisiaque du sud de la Forêt Noire, est si libre qu'en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, qui est loin de nous offrir uniquement des perspectives et des visions paradisiaques, il n'hésite pas à se glisser en personne dans le rôle principal pour nous guider à cet endroit où son Ève a certes dans sa main le seul fruit défendu, la pomme, mais où elle n'y a pas encore mordu : sans doute n'ont-ils fait jusqu'ici que jouer tous les deux des jeux innocents dans le jardin d'Éden. Et puisque la photo de Mark Blezinger a pour titre «Monday, Paradise», on pense qu'Ève va probablement remettre la pomme dans le frigidaire et qu'il leur sera donc accordé de passer encore quelques jours au Paradis.

Mais attention : jusqu'où nous faut-il prendre notre homme au sérieux ? N'oublions pas qu'il est certes manifestement sorti du Paradis, mais qu'ensuite, une fois adulte, il est aussi passé par le théâtre et que par conséquent, il n'est peut-être qu'un saltimbanque et un joueur insouciant !

Or, les bons théâtres, qui, dans leurs meilleurs jours, ne sont naturellement pas seulement des temples du divertissement mais aussi, comme autrefois les cathédrales, des lieux de la connaissance et de la concentration, donnent aussi bien en spectacle les manifestations les plus extérieures de l'être humain que ses aspects les plus intimes

et les plus secrets – et il est rare que les gens qui y travaillent soient simplement des étourdis. Mark Blezinger ne le sait que trop bien, lui qui a collaboré pendant de nombreuses années avec les plus grosses pointures du théâtre européen, qu’il s’agisse de la Schaubühne de Berlin ou du Théâtre de l’Odéon à Paris.

Et c’est à Berlin, à la Schaubühne, qu’il a d’ailleurs exposé pour la première fois en tant que photographe : la tâche vraiment peu futile à laquelle il s’était attaché alors, c’était de photographier les membres de cette troupe universellement connue, en leur demandant d’incarner des émotions précisément définies, qu’il a su fixer avec sobriété sur la pellicule noir et blanc au cours de longues et minutieuses séances de pose.

Et à vrai dire, Mark Blezinger est resté un metteur en scène d’images ou, pour le dire plus irrespectueusement, un manipulateur. Exactement dans le sens de ces maîtres de la Renaissance qui ne se contentaient pas de reproduire ce qu’ils voyaient. Il est donc un manipulateur allégorique de l’image : de manière parfaitement comparable à ces metteurs en scène visuels de la Renaissance, il soustrait la créature (homme, animal, plante, pierre, artéfact) au contrôle de ses premiers créateurs respectifs pour insuffler à ses êtres et à ses objets trouvés, grâce aux moyens les plus modernes du traitement numérique de l’image, une nouvelle existence et, souvent aussi, une signification inédite et surprenante.

Cela se produit parfois à frais apparemment les plus réduits, comme dans le cas des «Baleias do Paraty», les baleines de Paraty, ou des cerfs de «Morgentau», la rosée matinale, mais aussi avec tout l’arsenal de ses armes artistiques numériques – comme dans «Sur le divan» et sa troublante psychologie des profondeurs ou dans l’ensorcelante nature morte de marionnettes intitulée «Paris Fashion Week».

Les pierres ont des yeux, des poupées pleurent derrière des vitrines, des bateaux traversent des déserts de sable, et bien d’autres bizarreries. On se dit alors que la comparaison avec la Renaissance ne suffit plus et le parallèle historique nous amènerait plutôt du côté de Jérôme Bosch. Et puisque nous avons commencé comme il se doit par le Paradis, nous pressentons à présent toute l’étendue du cosmos de Blezinger, où, comme chez Bosch, le Paradis et l’Apocalypse peuvent

en quelque sorte se dire bonjour dans la même image.

« Tu ne te feras pas d'image » : si j'ai cité ce commandement pour entrer en matière, ce n'est évidemment pas parce que je suis contre les images, mais parce qu'un homme aussi possédé par l'image que Mark Blezinger suscite des pensées radicales sur les images dans notre monde actuel.

Les interdits frappant l'image dans les mouvements religieux fondamentalistes n'ont pas seulement, comme on nous l'a souvent dit, l'idole dans leur collimateur, mais un territoire bien plus vaste : celui des rêves de l'être humain. Les images détournent les hommes de l'obéissance et de la soumission à la règle, elles nourrissent l'imagination, le plaisir qu'on prend à soi-même et à ses semblables et le désir de se faire ses propres représentations des choses visibles et invisibles de la vie.

C'est en ce sens que Mark Blezinger poursuit, avec des moyens d'aujourd'hui, la ligne de ces artistes qui débute sous nos latitudes chez les tailleurs de pierre de l'époque romane, atteint un premier apogée à la Renaissance et nous prépare, à travers les visions des surréalistes, à ce temps dans lequel nous vivons aujourd'hui.

Pour garantir l'existence d'une créativité affranchie de tout objectif et préserver la diversité de nos rêves, il est capital que des esprits aussi libres continuent de mettre au monde des images que ce monde n'a encore jamais vues.

Rudolph Straub

Zurich, 2008

(traduit de l'Allemand par Jean Torrent)

## „Back to Modern Myth“

‚Du sollst Dir kein Bildnis machen‘ – ein Gebot so fern und fremd in der Bilderflut unserer nach-religiösen, westlichen Kultur wie man es sich nur für die Eröffnungsrede einer Foto-Ausstellung einfallen lassen kann – dürfen Sie jetzt ruhig denken. Aber ich behaupte, alle, die sich mit dem Herstellen und zur Schau stellen von Bildern beschäftigen - im Sinn eines Berufs oder zumindest einer Berufung, kommen nicht umhin, irgendwann im Lauf ihrer Tätigkeit den Sinn dieser archaischen Regel für sich zu bedenken.

Judentum und Islam haben sie ihrer religiösen Praxis zugrunde gelegt – und von weiten Teilen der protestantischen Reform im Christentum wurde sie zu einer Zeit übernommen, als in Europa eben die grössten Künstler der Renaissance aufgeboten wurden um die Kirchen zu einer damaligen Art Multiplex-Kinos des weltumspannenden Megakonzerne katholische Kirche auszugestalten.

Diese kurze, reiche Epoche blieb, abgesehen von wenigen barocken Ausnahmen, nach dem calvinistischen Bildersturm, der auch in der katholischen Welt zu einem Bild-Stillstand führte , ein einsamer künstlerischer Höhepunkt, der bis ins 20. Jahrhundert zu guten Teilen unser ikonografisches Empfinden prägte.

Kein Wunder – oder vielleicht doch, denn sie setzte erstmals den Menschen als körperliches Individuum in den Mittelpunkt, oft nur sehr notdürftig verbrämt oder verhüllt durch einen biblischen Zusammenhang. Der Umstand, dass Jesus ein Mensch gewesen sein soll, gab den Künstlern Anlass, die neuen, im Geheimen gewonnen anatomischen Erkenntnisse dahin gehend zu verwenden, dass der Nazarener für die eine Hälfte des Publikums als sehr detailreich und gut modellierter junger Sexy-Typ quasi nur mit einem Armani-Lenden-Fetzen bekleidet, ans Ausstellungskreuz drapiert wurde - und andererseits Maria als junge, irdisch-knackige Muttergottes, welche dem nun ganz nackten Klein-

Jesus die äusserst modern gestylten, notabene gänzlich entlöstten Designer-Brüste darbot, was einer anderen Hälfte der Gläubigen über die langweiligeren Stellen des Gottesdienstes hinweghalf – um damit nur die zwei allerbekanntesten Protagonisten der damaligen Blockbusters zu erwähnen.

Denn nun geht es strax auf das heisse Eisen im Feuer – nicht nur jener religiösen Auftragsfilmer - los: aufs Paradies.

Und damit können wir endlich die paar Jahrhunderte überspringen, die Dürer und Blezinger trennen. Denn auch dieser glaubt, wie jeder echte Bildner alle Ge- und Verbote übersehend, allein mit seiner schöpferischen Kraft dahin zurückgelangen zu können woraus wir doch seit Menschengedenken vertrieben sind – gerade eben, weil wir nicht reinen Herzens die Früchte geniessen konnten, die uns da freihaus ohne Schweissvergiessen unseres Angesichts geliefert wurden.

Mark Blezinger, geboren und aufgewachsen in einem Paradiesgarten des südlichen Schwarzwalds, ist so frei, uns am Anfang des 21. Jahrhunderts, das uns nicht nur paradiesische Aus- und Einsichten bietet, persönlich und als Hauptdarsteller dahin zu führen, wo seine Eva die einzige verbotene Frucht, den Apfel, zwar in der Hand hält, aber noch nicht angebissen hat: die beiden müssen bis dahin unschuldige Spiele im Garten Eden gespielt haben. Und da Marks Bild „Monday, Paradise“ heisst, denkt man, dass Eva den Apfel möglicherweise nochmals in den Kühlschrank legt, und dass den beiden noch ein paar Tage im Paradies gegönnt sind.

Aber aufgepasst: wie ernst meint es der Mann eigentlich mit uns? Vergessen wir nicht, dass er zwar offensichtlich dem Paradies, aber dann, als Erwachsener auch dem Theater entspringt, also vielleicht nur ein leichtsinniger Gaukler und Spieler ist!

Nun, die guten Theater, die in ihrer besten Zeit natürlich nicht nur Vergnügungstempel, sondern wie früher die Kathedralen auch Orte der Besinnung und der Konzentration sind, bringen sowohl das Äusserlichste wie auch das Innerlichste und Verborgenste des Menschen zur Darstellung – und die Menschen, die dort arbeiten, sind

selten einfach Leichtfüsse. Das weiss Mark nur zur Genüge, hat er doch mit den Schwergewichten des europäischen Theaters an der Berliner Schaubühne so wie am Theatre de l'Euope im Pariser Odéon während vieler Jahre zusammengearbeitet.

Und in Berlin, an der Schaubühne stellte er auch erstmals öffentlich als Foto-Regisseur aus: er hatte es sich zur wahrlich nicht leichtsinnigen Aufgabe gemacht, Mitglieder jenes weltberühmten Ensembles zur Darstellung von genau definierten Gemütsregungen bringen, die er in langen, akribischen Foto-Sessions nüchtern Schwarz-Weiss festhielt.

Und eigentlich - davon können sie sich gleich oder nochmals selbst überzeugen - ich verspreche Ihnen, ich halte sie nicht mehr lange von den Bildern weg - eigentlich ist Mark Blezinger ein Foto-Regisseur, oder despektierlicher: ein Manipulator, geblieben. Ganz im Sinne jener Renaissance-Meister, die sich nicht damit zufrieden gaben, wiederzugeben was sie sahen.

Er ist also ein allegorischer Bild-Manipulator, der, ganz jenen Renaissance-Bildregisseuren vergleichbar, die Kreatur (Mensch, Tier, Pflanze, Gestein, Artefakt) aus der Kontrolle der jeweiligen Ur-Schöpfer entführt, um mit modernsten Mitteln der digitalen Bildbearbeitung seinen êtres und objets trouvés neue Existenz und oft auch überraschenden neuen Sinn einzuhauchen.

Dies geschieht manchmal mit scheinbar minimalstem Aufwand, wie bei den ‚Baleias, den Walfischen von Paraty‘ oder den Hirschen in ‚Morgentau‘ oder aber mit dem ganzen Arsenal seiner digitalen Kunst-Waffen - wie im tiefenpsychologischen Kinder-Schocker ‚Sur le divan‘ oder im bezaubernden Puppenstilleben ‚Paris fashion week‘.

Steine haben Augen, Schaufensterpuppen weinen, Schiffe durchkreuzen sandige Wüsten - Sie entdecken bestimmt noch viele andere Absonderlichkeiten mehr - und merken: hier reicht der Vergleich zur Renaissance schon nicht mehr und eigentlich landen wir in der historischen Parallele bei Hieronymus Bosch. Und weil wir mit dem Paradies begonnen haben, wie es sich gehört, erahnen wir jetzt die Spannbreite des Blezingerschen Kosmos, wo - wie bei Bosch -



Paradies und Apokalypse sich sozusagen im selben Bild einen guten Tag wünschen.

„Du sollst Dir kein Bildnis machen“, habe ich zu Anfang zitiert, natürlich nicht, weil ich gegen Bilder bin, sondern weil ein so bildbesessener Mann wie Mark Blezinger radikale Gedanken über Bilder in unserer heutigen Welt provoziert.

Die Bildverbote in fundamentalistischen Glaubensrichtungen haben nicht nur, wie man uns oft sagte, das Götzenbild im Visier, sondern ein noch viel grösseres Territorium: die Träume der Menschen. Bilder lenken Menschen von Regeltreue und Gehorsamkeit ab, nähren die Phantasie, die Lust an sich und seinesgleichen und die Lust auf eigene Vorstellungen von den sichtbaren und unsichtbaren Dingen des Lebens. In dem Sinn führt Mark Blezinger mit heutigen Mitteln die Linie jener Künstler weiter, die in unseren Breiten bei den Steinhauern der Romanik beginnt, in der Renaissance einen ersten Höhepunkt erreicht und uns mit den Visionen der Surrealisten für die Zeit vorbereiteten in der wir jetzt leben.

Für die Existenz-Garantie von zweckbefreiter Kreativität und für die Vielfalt unserer Träume ist es entscheidend, dass solch freie Geister weiterhin Bilder in eine Welt setzen, die diese noch nie zuvor gesehen hat.

Rudolph Straub  
Zürich, 2008

## **“Back to Modern Myth”**

“Thou shalt not create images” – a commandment so distant and strange in our post-religious Western culture inundated by images that no-one could possibly imagine invoking it other than absurdly, one might think. However, I maintain that all those whose business it is to produce and display images cannot avoid, at some moment or another of their activity, reflecting on their own application of this archaic rule.

In Judaism and Islam the taboo against images constitutes a founding principle of religious practice – and in Christianity, it was taken up by broad sections of the Protestant Reform at a time in Europe when, as it happened, the greatest artists of the Renaissance were called on to decorate the churches and to turn them into sorts of contemporary multiplex cinemas of the multinational giant called the Catholic Church.

If one omits a few rare baroque exceptions, this brief and rich period has remained – in the wake of Calvinist iconoclasm which even brought about a stagnation of images in the Catholic world – a solitary artistic peak which was to deeply mark our iconographic sensibility up to the 20<sup>th</sup> century.

It is no wonder that it did – or perhaps it is so, since it was this period which for the first time placed the human being, as an individual endowed with a body, at the centre of things, often only very summarily prettifying him or concealing him in a biblical context. Admitting that Jesus became man gave artists the opportunity to exploit the new anatomical knowledge which they had acquired in secret: thus half of the congregation saw the Nazarene exposed on the cross in the appearance of a sexy young guy with a well sculpted body and depicted in his every detail, covered only by an Armani rag around the waist – while a little further away, a very much earthly, attractive Virgin Mary offered a now totally naked and modern-style infant Jesus a completely bare breast, which helped the second half of the congregation to get

through the most boring moments of the mass – to mention only the two most famous protagonists of the blockbuster of the time.

Because now let's get to the hottest iron in the fire– and not only among the stagers of religious scenes – Paradise. In this way we can finally jump the centuries separating Dürer from Blezinger. For like any real creator who dismisses taboos and commandments, the latter also believes himself, by virtue of his artistic powers alone, capable of returning to this place we were driven from since before living memory – precisely because we proved to be incapable of savouring with pure heart the fruits which were freely available to us there, without it costing a single drop of sweat from our brows.

Mark Blezinger, who was born and grew up in a paradisiacal garden in the south of the Black Forest, is so free that in this beginning of the 21<sup>st</sup> century which is far from offering us only paradisiacal perspectives and visions, he does not hesitate to slip in person into the lead role to guide us to that place where his Eve indeed has the only forbidden fruit in her hand, the apple, but where she has not yet taken a bite: no doubt up to that point the two must have only played innocent games in the garden of Eden. And since Mark Blezinger's photo bears the title "Monday, Paradise", one imagines that Eve will probably put the apple back in the fridge and that they will still have a few more days to play in Paradise.

But be careful: to what point should we take our man seriously? Let us not forget that, yes, he clearly came from Paradise, but that subsequently, once an adult, he also spent time in the theatre and that consequently, he is perhaps only a carefree entertainer and performer!

Yet, in their best days, the good theatres are naturally not only temples of entertainment but also, as were the cathedrals in the past, places of knowledge and concentration which in their depictions of the external actions of human beings reveal their most intimate and most secret aspects. Moreover, it is rare that the people who work in theatre are simply scatterbrained. Mark Blezinger knows this all too well for having collaborated for many years with the biggest names in European theatre, whether at Berlin's Schaubühne or the Théâtre de l'Odéon in Paris.

Furthermore, it was in Berlin, at the Schaubühne, that he first revealed himself as a photographer where the task which he was working on at the time was anything but carefree: photographing the members of this universally known company by asking them to embody precisely defined emotions, which he managed to capture with sobriety in black and white during long and painstaking sessions.

And it true to say that Mark Blezinger has remained a stager of images, or, to put it more disrespectfully, a manipulator. Exactly in the same sense as those Renaissance masters who were not content to reproduce what they saw. He is therefore an allegoric manipulator of the image: in a way perfectly comparable to those visual staggers of the Renaissance, he extracts the creature (man, animal, plant, stone, artefact) from the control of its first creator and, thanks to the most modern methods of digital image processing, breathes a new existence and often a fresh and surprising meaning into the beings and objects he finds.

This sometimes occurs with apparently little or no cost, as in the case of “Baleias do Paraty”, the whales of Paraty, or the deer of “Morgentau”, morning dew, but also with the entire arsenal of his digital artistic tools – as in “Sur le Divan”, on the couch, and its troubling stirring of psychological depths, or in the enchanting still life with puppets entitled “Paris Fashion Week”.

Stones have eyes, dolls cry behind windows, boats cross deserts of sand, and one discovers many other strange sights. One then realises that the comparison with the Renaissance is not sufficient and the more accurate historic parallel would be with Hieronymus Bosch. And since we started with Paradise, as is only fitting, now we will present the entire scope of Blezinger’s cosmos, where, as in Bosch, Paradise and Apocalypse can, in a manner of speaking, greet each other in the same image.

“Thou shalt not create images.” If I quoted this commandment in my introduction, it is obviously not because I am against images, but because a man as possessed by the image as Mark Blezinger prompts

us to have radical thoughts about images in today's world.

The taboos concerning images in fundamentalist religious movements are not only directed at idols, as we have often been told, but at a far more vast territory: that of the human being's dreams. Images turn men away from obedience and submission to rules, they feed the imagination, the desire one has for oneself and one's own kind and the desire to make one's own representations of the visible and invisible things in life.

It is in this sense that, using the means available today, Mark Blezinger pursues the investigations of past artists, which in our part of the world began with the stone carvers of Roman times, reached a first peak during the Renaissance and which, through the visions of the Surrealists, prepared us for the time in which we live today.

In order to guarantee the existence of a creativity dissociated from of all objectives and to preserve the diversity of our dreams, it is essential that free minds like this continue to bring into existence images that the world has never seen.

Rudolph Straub

Zurich, 2008

(translated by Garry White)

Les images reproduites dans ce catalogue existent en trois formats:

30 x 40 cm, numérotées de 1 à 10.

50 x 70 cm, numérotées de 1 à 5.

100 x 150 cm, numérotées de 1 à 5.

Tirages sur papier baryté et Fujiflex Super Brillant,  
collés sur plaque aluminium ou Dibond, sur demande.



Le Mage - 2008







Place Vendôme - 2008





L'Inconnue - 2008





Nella Cattedrale - 2006





La Fortune de Vendôme - 2006







Le Collectionneur - 2005





Sur le Divan - 2005





King of the Desert - 2008

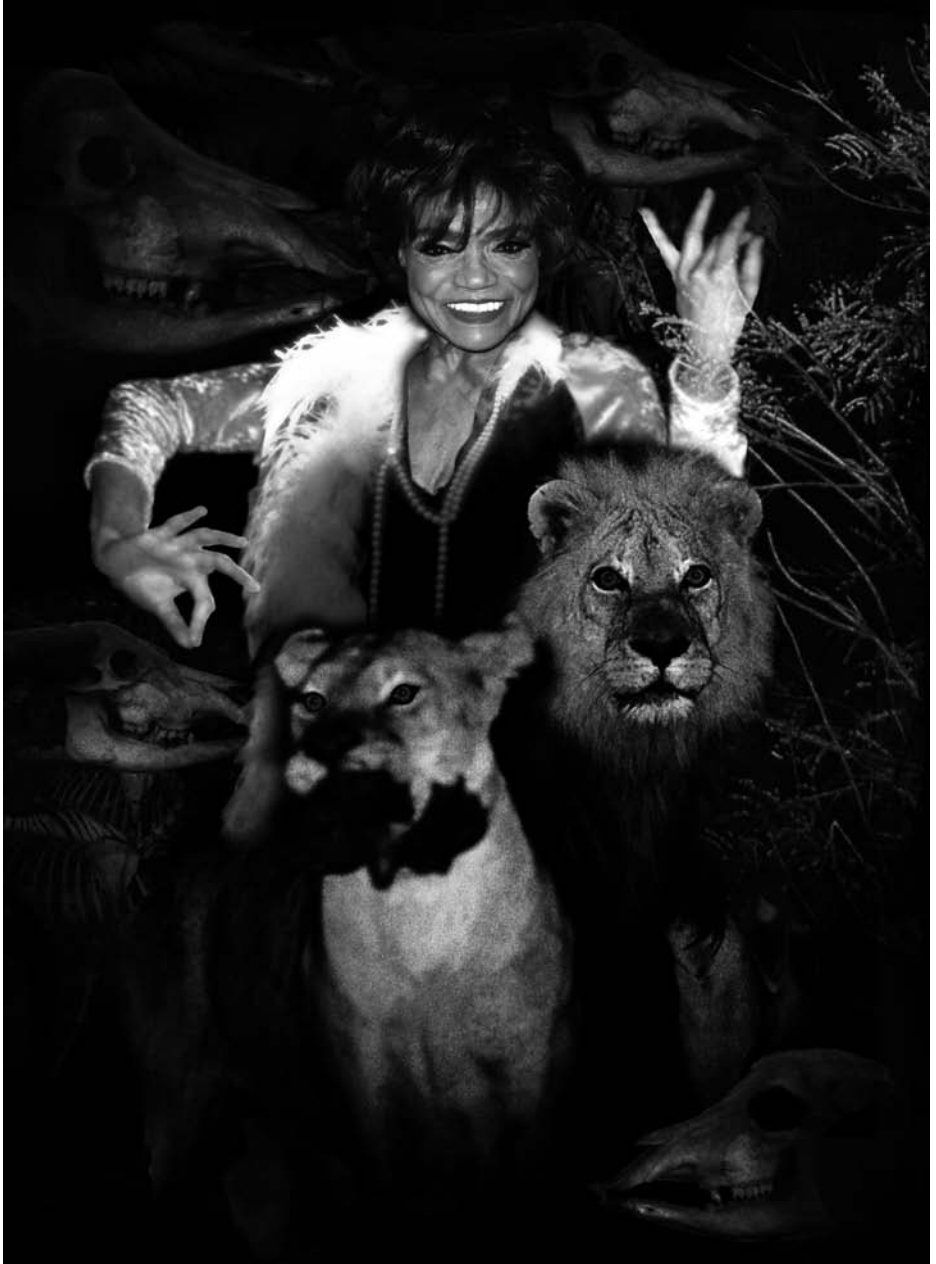




Sultan's Rose - 2006







Eartha Kitt - 2006

Arnold ratissait l'air de son aile en flânant. Une moisson de moucherons s'agglutinait au creux de cette membrane, toute fripée lorsqu'elle n'est pas déployée, mais hyper irriguée de millions de vaisseaux sanguins. Il sentait leurs petites ailes à eux chatouiller la sienne de froufrous apeurés, et hop, n'y tenant plus, au bord du fou rire car depuis sa tendre enfance il était chatouilleux, il fit de son aile une cuillère et les engloutit d'un seul coup et en une seule bouchée. Les moucherons frétilaient encore en glissant le long de son gosier. La nuit était aussi noire que de l'encre et sa vie aussi douce qu'elle pouvait l'être. Ici les femelles volaient les mamelles à l'air. Petits ou gros seins à cette altitude avaient une forme parfaite, jamais contrariée par la pesanteur. Souvent il lui arrivait de faire demi-tour en plein vol pour vérifier une courbe ou regarder de plus près ces dômes à peine poilus pointés vers le sol. Par une bizarrerie de la génétique, ses ultrasons à lui étaient réglés trop haut, à 101.1 Khz, et lorsqu'il quadrillait son territoire de chasse, souvent résonnait à ses oreilles la plainte assourdissante d'un air de violoncelle.

Hortense Lyon, Paris 2008



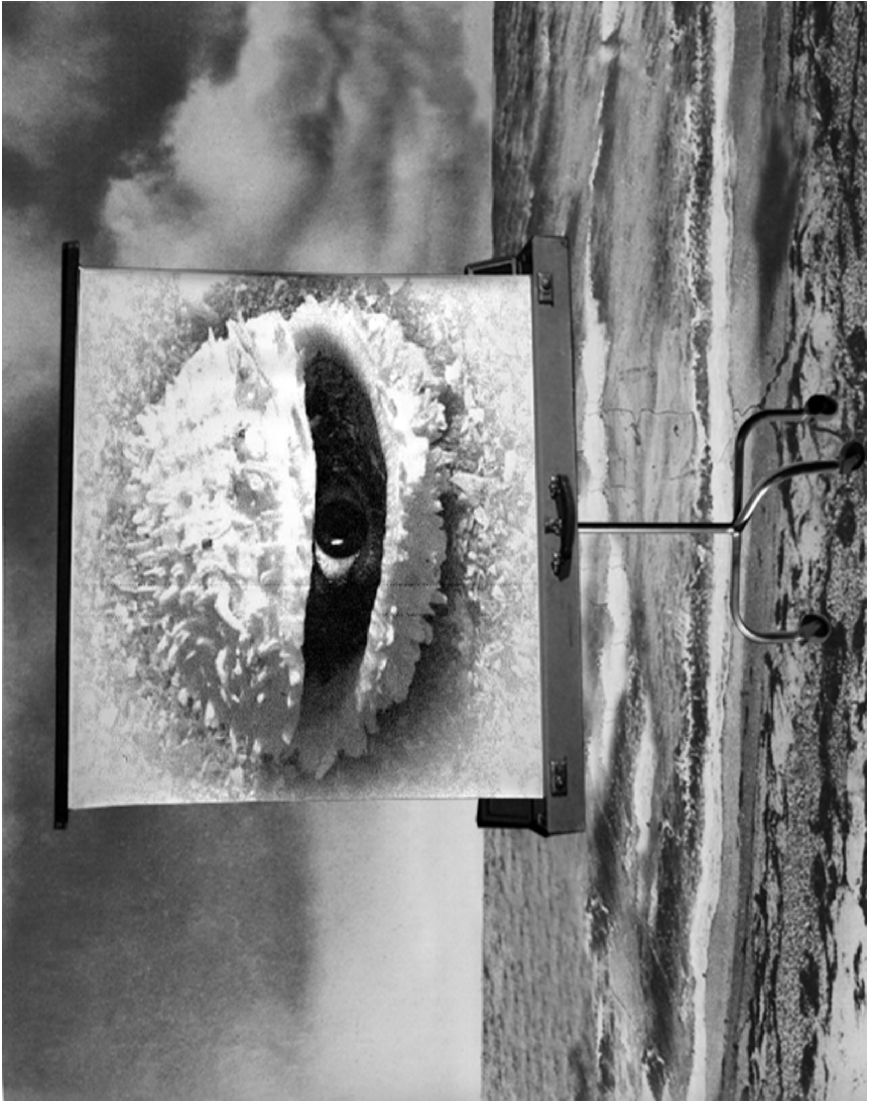
Lulu spielt auf - 2008





Time - 2005

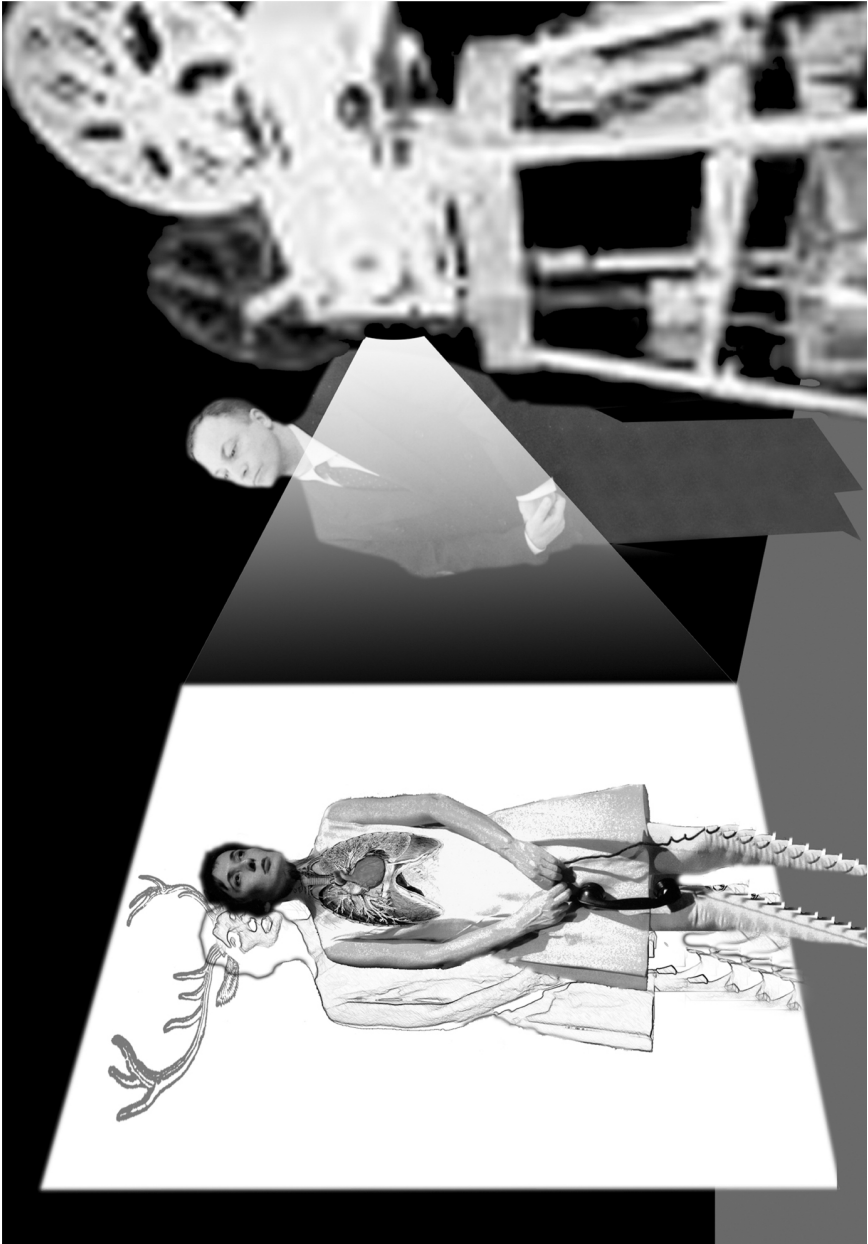




Guarda Costas - 2004







Le Bestiaire animé - 2005





Casting - 2005





Basta la Comedia! - 2008





Mama? - 2006







Der Seelensucher - 2008





L'Editeur - 2008





The Kingdom - 2006







Le Prophète - 2005







Monday, Paradise - 2008





Cecilia Jurado's Fairy Tale - 2006







Paris Fashion Week - 2008





Bal masqué - 2008







Blanche Neige - 2007





Morgentau - 2007







Baleias do Paraty - 2008





Chasté, Sils-Maria - 2008

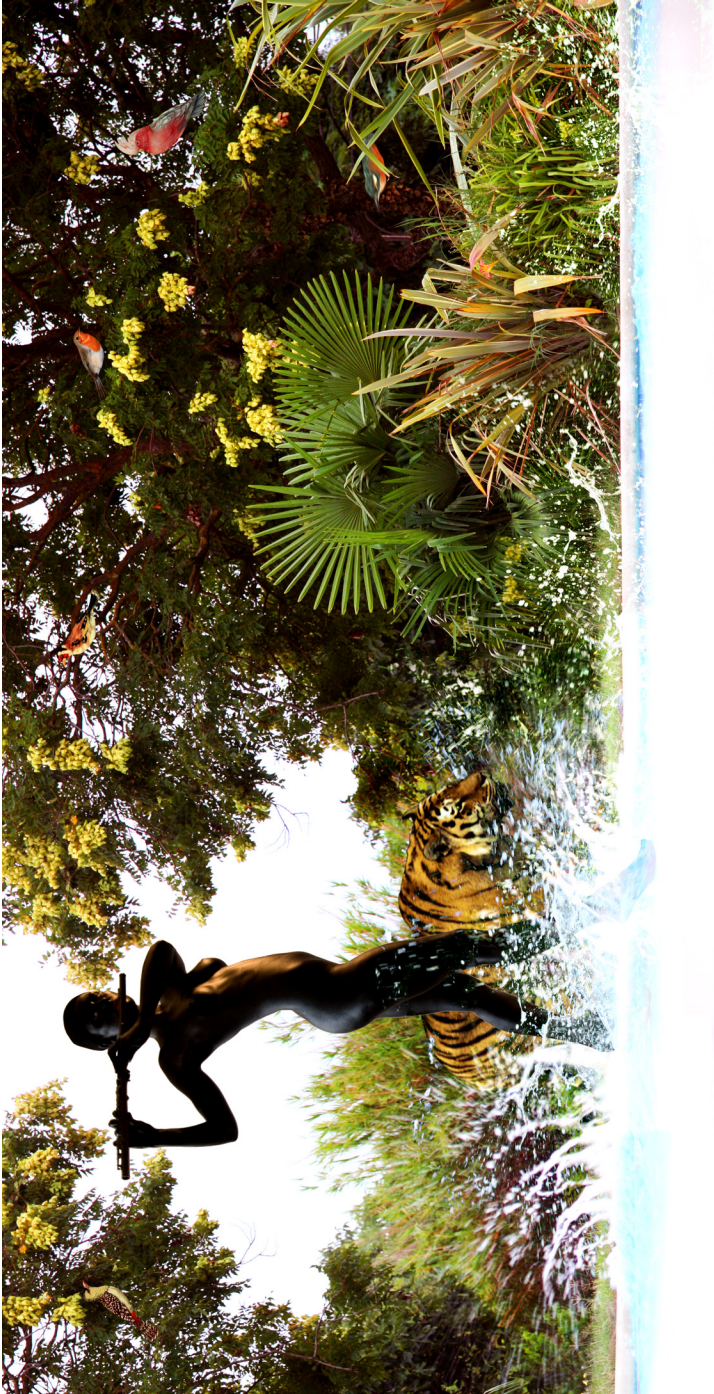






End of Ice Age - 2008







# MARK BLEZINGER

Réalisateur d'images et de films

né le 28 décembre 1962 à Baden-Baden (Allemagne)

17 bd Richard Lenoir, F-75011 Paris

tél/fax + 33 (0)1 44 83 05 49

mobile + 33 (0)6 15 16 60 96

mail [blezinger@free.fr](mailto:blezinger@free.fr) site [www.blezinger.com](http://www.blezinger.com)

## EXPOSITIONS

- 2009 GOLDBACH CENTER, Küsnacht/Zürich, Suisse. Exposition individuelle
- 2008 2-art (Gallaria Punt & Kunstraum Riss), Samedan-St. Moritz, Suisse. Expositions individuelles  
ARTPHOTO FAIR Miami, USA. Galerie Basia Embiricos  
SALON DE L'ALIOSCOPY, Neuilly. Image relief  
GALERIE BASIA EMBIRICOS, Paris. Exposition collective dans le cadre de Paris Photo 2008  
STRANDHOTEL STEIGENBERGER, Zingst, Allemagne. «Back to Modern Myth». Exposition individuelle
- 2007 GALERIE BASIA EMBIRICOS, Paris. Exposition collective  
Y-GALLERY, New York. Exposition collective
- 2006 CARMIGNAC GESTION, Place Vendôme, Paris  
GALERIE TROMPETE, Berlin. Exposition individuelle.  
GALERIE PORT AUTONOME, Paris. Exposition collective
- 2005 GALERIE VIEILLE DU TEMPLE, Paris. Exposition collective  
ESTAMPA, Madrid, Espagne. Bervillé-Editions  
GALERIE BERVILLÉ, Paris. Exposition collective pendant la FIAC 2005
- 2004 SATIS, Paris. Salon international français de l'audiovisuel.
- 1999 ECOLE DES BEAUX ARTS, Paris. Exposition et projection du documentaire DUCHENNE DE BOULOGNE OU L'ANATOMIE DES PASSIONS
- 1988/89 SCHAUBÜHNE, Berlin et THÉÂTRE DE L'EUROPE, Paris.  
L'EXPRESSION DES ÉMOTIONS DANS LA PHYSIONOMIE HUMAINE, travail photographique réalisé avec les acteurs de la Schaubühne am Lehniner Platz

## CRÉATION D'IMAGES PROJÉTÉES

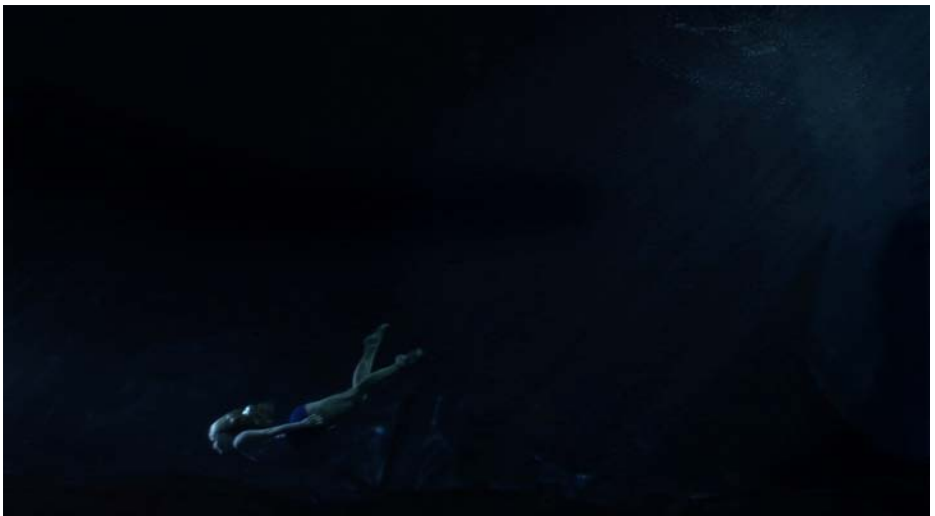
2008	NIKKI, décor vidéo pour l'Opéra de R. Straub, Zug, Suisse
2006	TANGO BLUE CLIP, concert d'Alexandra Prusa/Replica Norma, Festival International de Tango, Buenos Aires
2005	SUISSE DESIGN AWARDS, Théâtre National de Bern. WConsult HCELLEKIN GEN 35°, décor vidéo pour le concert de Meret Becker au Bar Jeder Vernunft, Berlin. Tournée européenne
2004	LE BESTIAIRE ANIMÉ, Festival <i>Temps d'Images</i> à la Ferme du Buisson, Théâtre Paris-Villette, tournée française en 2005/7
2003	ÉCRIT AU FOUTRE NOIR /UN ANIMAL DE DOS LENGUAS, Cabaret au Club del Vino (Festival International de Buenos Aires) L'ILLUSION de Jean-Marie Piemme, La Grande Halle, Parc de la Villette. Ms Veronique Bellegarde, Tournée française
	CLOUD TECTONICS de José Rivera. La Ferme du Buisson/ Scène Nationale de Forbach, Tournée française
2002	L'HOMME AILÉ de José Rivera, Le Zéphyr/La Ferme du Buisson

## REALISATION FILMS

2009	TOM 123 VERSUS JANE AIR, fiction avec Rudolph Straub
2008	SUMMER IN THE CITY, art-vidéo
2007	Série documentaire : TOUS LE MONDE À LA PLAGE : RIO Brésil, DANANG Vietnam, WESTSTRAND DARSS Allemagne, SystemTV pour arte France
2006	GIULIANO PEDRETTI, documentaire avec Rudolph Straub, Television Rumantscha, Suisse VILMA VILLAVERDE, documentaire, Centro Cultural Louis Borges, Buenos Aires, Béla Compagnie, Paris
2005	LA ROTA, fiction avec Rudolph Straub TITINA MASELLI, documentaire, Théâtre de Gennevilliers, Paris
2004	BLACK FOREST, fiction avec Rudolph Straub 30/06, fiction avec R. Straub, Festivals : Ebensee (ours d'argent) Autriche, Gerona, Espagne, Varsovie, Pologne
2003	LAST LEVEL II, fiction, Béla Compagnie, Paris. Festival Dervio
1999	DUCHENNE DE BOULOGNE OU L'ANATOMIE DES PASSIONS, prod. Mirage Illimité/Béla Compagnie avec le soutien de l'E.N.S. des Beaux Arts, Paris. Festivals : Festival Psy de Lorquin 2001, Etats généraux du documentaire – Lussas 2000, 13 <sup>ème</sup> festival int. du film vidéo – Vébron 2000, sélection officielle au festival international vidéo Liège 2000, diffusions sur Planète
1998	LE JARDIN D'EVE, documentaire, Planète. Sélection officielle du Festival international Keramos '98

## ÉTUDES et PARCOURS INSTITUTIONNEL

2005/7	Conservatoire National d'Art Dramatique de Montpellier, enseignant de tournage et de montage vidéo
depuis 2000	Nombreux cadrages, montages et trucages pour des films documentaires et courts-métrages (Amérique du Sud, Asie, Europe)
1999 - 2000	Concepteur/réalisateur pour Bruxelles 2000
depuis 1998	Réalisateur (télévisions ARD, ZDF, arte, FR2, FR 2, M6, WDR)
1998/9	Attaché culturel au Goethe Institut, Paris (Théâtre, nouveaux médias)
depuis 95	Directeur artistique de la Béla Compagnie, Paris
1990 - 96	Conseiller artistique, coordinateur à l'Académie expérimentale des Théâtres, Paris
depuis 89	Metteur en scène (Festival d'Avignon, Festival d'Automne, Paris, Odéon/Théâtre de l'Europe, Théâtre du Rond-Point)
1988 - 92	Assistant réalisateur de Luc Bondy, Paule Muret, Guy Seligmann, Andrzej Wajda.
1985 - 89	Assistant de mise en scène à la Schaubühne am Lehniner Platz, Berlin (avec Luc Bondy, K.M. Grüber, Peter Stein, Andrzej Wajda, Bob Wilson et d'autres) et dans des nombreux théâtres nationaux en France (P. Chéreau, J.-L. Gomez)
1982 - 85	École d'acteur et études au départements de Théâtre et de Philosophie à l'université de Paris VIII
1982	Baccalauréat (Nouvelles Langues) à Ettlingen/Karlsruhe (R.F.A.)





Création de décors vidéo pour concerts, expositions et spectacles. parmi eux :

***Le Bestiaire Animé***, théâtre, 2004 (ci-dessus)

***Nikki***, opéra-musical, 2008 (ci-contre et ci-dessous)







Thanks to / Remerciements / Dank an :

Pierre Allio (Alioscopy, Paris), Assimina Angelidou, Emmanuelle & Jacques Bervillé, Patrick Blanc, Béla Baptiste Blezinger, Jean Cocteau, Joachim Gern, Sylvester Groth, Lulu Hacke, Cecilia Jurado (The doll house concept, Y-Gallery, New York), Eartha Kitt, Katharina von Löwenstern, Hortense Lyon, André Marcon, Bulle Ogier, Michel Piccoli, Alexandra Prusa, Schaubühne am Lehniner Platz, Berlin, Guillaume Rouvroy (Multipass, Paris), Anja Schröter, Rudolph Straub (Celest Production, Zug), Jean Torrent, Garry White.

PARTENAIRES :

FRANCE

Galerie Basia Embiricos  
14, rue des Jardins Saint Paul 75004 Paris  
+33 (0)148870063 - +33 (0)660668590  
[www.galeriebasiaembiricos.com](http://www.galeriebasiaembiricos.com)

SUISSE

Silvia Stulz Zindel, Zürich  
+41 (0)796396203  
[s.stulzzindel@bluewin.ch](mailto:s.stulzzindel@bluewin.ch)

Published in 2009

By Bervillé-Éditions sarl  
64 Bd Malesherbes 75008 Paris, France  
+33 (0)679675238  
[j.berville@noos.fr](mailto:j.berville@noos.fr)  
[www.berville-editions.com](http://www.berville-editions.com)

ISBN 978-2-916838-00-7

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system or transmitted in any form or by any means without prior permission from the publisher.

Printed in France.

BERVILLÉ-EDITIONS SARL  
64 Bd Maiesherbes 75008 Paris, France  
Tel: +33 (0)6 79 67 52 38